

Une fidélité crucifiante

Madeleine Delbrêl dans la crise des années 50

par Bernard PITAUD,* Paris

L'attitude de Madeleine Delbrêl fut souvent incomprise. On l'a présentée comme tiraillée entre sa fidélité à Dieu et sa fidélité au monde incroyant, alors qu'en réalité elle était habitée par deux convictions entrelacées, l'Alliance avec Dieu et celle avec l'homme. Sa fidélité au Christ, et par conséquent son amour pour les plus pauvres, la transporta dans sa mission apostolique et de charité au sein de la commune marxiste d'Ivry.

Lorsque Madeleine Delbrêl arriva à Ivry, en 1933, elle s'installa d'abord avec ses deux compagnes dans un petit Centre d'action sociale, où les trois jeunes femmes exercèrent leurs compétences respectives d'assistante sociale, d'infirmière et de jardinière d'enfants. Ce local se trouvait sur le plateau d'Ivry, mais éloigné du cœur de la ville, dans une zone encore peu habitée. Elles s'aperçurent vite que la paroisse, qui vivait elle-même en distance, voire en opposition, par rapport à la société qui se développait autour de la municipalité communiste, avait tendance à les accaparer. C'est pourquoi, après quelques mois, elles décidèrent de s'établir en plein centre d'Ivry, au 11, rue Raspail, dans la maison où Madeleine mourut en 1964 et où demeure toujours une équipe.

Ce déplacement était évidemment symbolique. Il disait en acte que le petit groupe qui se dénommait simplement *la Charité* voulait témoigner de l'Évangile dans ce monde pauvre et incroyant, dont elles ignoraient encore à peu près tout : « Nous n'avions que très peu de projets. Ce que nous cherchions, ce que je voulais, c'était la liberté de vivre coude à coude avec les

hommes et les femmes de toute la terre, avec mes voisins de temps, les années de nos mêmes calendriers et les heures de nos mêmes horloges. »¹

Tel fut le point de départ d'un compagnonnage apostolique avec les gens d'Ivry dont les plus anciens se souviennent encore aujourd'hui et dont les traces furent suivies jusqu'à nos jours par ses compagnes. Madeleine noua des amitiés nombreuses et durables, y compris avec les marxistes avec lesquels elle eut l'occasion de collaborer dans les services sociaux de la mairie.

Attachement à l'évangélisation

Se poser ainsi résolument au cœur de cette cité communiste pour « témoigner que la Charité de Jésus n'a pas l'intention de

* Prêtre, supérieur provincial de la Compagnie de Saint-Sulpice (Paris), directeur de l'Institut de formation des éducateurs du clergé et enseignant à l'Institut catholique, Bernard Pitaud est aussi l'auteur de *Prier 15 jours avec Madeleine Delbrêl*, (Nouvelle Cité, Montrouge 1998, 126 p.).

s'arrêter en route» ne signifiait pas du tout pour Madeleine prendre ses distances vis-à-vis de l'Eglise, bien au contraire. Même si ses relations avec la paroisse d'Ivry furent parfois conflictuelles, elle en fut toujours une pratiquante régulière, attentive, intéressée, soucieuse de dialogue avec tous, y compris avec ceux qui n'épousaient pas ses orientations. Chacun sait par ailleurs le rôle qu'elle joua dans la vie de l'Eglise, à la naissance de grandes initiatives missionnaires comme la Mission de France ou la Mission de Paris,² ainsi qu'au moment de la crise profonde des années 50, ponctuée par l'interdiction de l'expérience des prêtres-ouvriers en 1954.

C'est peut-être au cœur de ce conflit que Madeleine a été le plus douloureusement déchirée entre son attachement à l'évangélisation de ce monde, avec des moyens forcément inédits et risqués, et sa fidélité à l'Eglise qui la conduisit à inviter à l'obéissance pour un enracinement plus profond du désir apostolique.

Son attitude n'a pas toujours été bien comprise. En découvrir le secret peut nous aider non seulement à mieux connaître la personnalité spirituelle de Madeleine, mais aussi à nous situer dans des problèmes analogues auxquels nous pouvons être confrontés. Mais déjà nous pouvons poser la question : son attachement à l'évangélisation n'était-il pas pour elle aussi fidélité à l'Eglise ?

On a parfois, en effet, au sujet de l'attitude de Madeleine, utilisé l'expression «double fidélité», fidélité à Dieu et à l'Eglise d'une part, fidélité au monde incroyant d'autre part, un peu comme si elle avait été tiraillée entre deux appartenances. Le Père Jacques



Madeleine dans le jardin de la rue Raspail (1963).

Loew, dont on sait l'affinité spirituelle avec Madeleine, a émis des réserves par rapport à cette expression : «Elle n'a jamais parlé de double fidélité. Pour elle, il ne pouvait être question d'une double appartenance, car elle n'appartenait qu'à Dieu. Mais cette appartenance unique lui donnait une telle force d'affection, une telle capacité d'amour, à la fois spontanée et lucide, pour tous les êtres, qu'elle en devenait réellement le prochain dès l'instant où elle les rencontrait.»³

Fidélité de la foi

Les lignes qui suivent s'appuieront sur ces quelques phrases de Jacques Loew, pour explorer ce qu'on a appelé, de manière impropre en effet, la «double fidélité» de Madeleine. Pour cela, nous laisserons beaucoup Madeleine parler elle-même, de l'intérieur de sa foi.

Madeleine ne connaît qu'une seule fidélité, celle de la foi : « Toutes les fidélités sont petites et relatives quand il s'agit de la fidélité de la foi. »⁴ Pour comprendre Madeleine, il ne faut jamais oublier qu'elle est et demeure une athée convertie, saisie par Dieu à l'âge de 20 ans, « éblouie » à la fin de sa vie comme au premier jour. Son existence fut totalement unifiée par l'éblouissement de la découverte du Dieu vivant, qui mettait fin à de longues années envahies par la perspective de la mort.

A partir du moment où Dieu fut pour elle une réalité, « un quelqu'un » comme elle dit, sa vie devint tout entière une profession de foi : « Nous sommes des gens qui faisons profession de foi, comme d'autres de boulanger ou de médecin. »⁵ Car la foi ne se garde qu'en se professant, en se communiquant par la parole - « croire, c'est parler »⁶ - et par le témoignage de la charité.

Communion avec Dieu

Or la foi qui unifie la vie de Madeleine l'introduit dans une Alliance avec Dieu et avec l'homme, en raison du mystère de l'Incarnation où Dieu lui-même est devenu homme : « Remis en état de conversion, nous apprenons que la foi au Fils de Dieu et au Fils de l'Homme nous lie inextricablement à Dieu qui la donne et à l'homme, l'homme de la création, l'humanité tout entière. Car nous aussi nous pouvons dire "un pour tous". C'est pour tous que chacun d'entre nous reçoit la foi. »⁷

Cette double alliance n'a donc rien de contradictoire, puisque nous sommes saisis par Dieu pour être donnés aux autres dans le Christ et avec lui, pour qu'à leur tour ils entrent dans l'Alliance. Par la foi, nous entrons en fait dans la fidélité de Dieu à l'homme. Nous ne sommes pas tiraillés entre Dieu et l'homme. Nous sommes faits fils de Dieu pour que les autres le deviennent.

La vie apostolique, avec la charité qu'elle implique, trouve donc son origine en Dieu ; et l'évangélisation, si elle est bien l'œuvre des croyants, est d'abord un acte de Dieu en eux. C'est Dieu, en effet, qui a promis de se faire connaître à l'humanité tout entière : « A son Eglise, Dieu a promis "l'évangélisation des pauvres", celle des "extrémités de la terre", même si elles sont aujourd'hui de l'autre côté de la rue. »⁸ En annonçant l'Evangile, l'Eglise ne fait que mettre en œuvre les promesses de Dieu, et manifester ainsi son espérance dans la fidélité de Dieu à ce qu'il a promis.

Madeleine était sûre que l'amour qu'elle éprouvait pour ceux qui ne connaissent pas Dieu lui était donné par Dieu lui-même ; et cet amour la portait irrésistiblement, avec une immense compassion qui n'était jamais condescendance, vers ces pauvres dont la plus grande misère est d'ignorer Dieu. La souffrance et la solitude apostoliques qu'elle ressentait devant l'incompréhension et le rejet du témoignage des chrétiens étaient les mêmes que celles du Christ qui pleurait sur Jérusalem.

Ce qui fait vivre Madeleine, c'est bien cette communion avec Dieu au cœur de son action apostolique. Lorsqu'elle témoigne de l'Evangile, elle ne fait qu'un avec Dieu. Elle ne fait pas de l'apostolat son affaire, elle ne s'approprie pas son action : « Si nous disons : "affaire des prêtres-ouvriers", "affaire des dominicains", "affaire de la Mission de France", nous sommes conduits à jouer surtout l'efficacité des hommes. Si nous disons : "affaires de l'Eglise, affaires de Dieu", nous jouons la fidélité de Dieu ; *l'ombre qui nous recouvre* ne nous déroute plus, car c'est en elle que se réalisent les promesses. »⁹

Madeleine est donc habitée par une double conviction : d'une part, le mouvement qui nous envoie vers les autres dans la vie apostolique est celui même de Dieu qui vient à la rencontre de l'humanité pour lui proposer son Alliance. Lorsque Madeleine

s'insère à Ivry, lorsqu'elle participe au grand mouvement missionnaire qui soulève, pendant et après la guerre, l'Eglise de France, ce n'est pas une œuvre de franc-tireur qu'elle accomplit. C'est bien dans la fidélité au mouvement de l'Esprit qu'elle se situe. Elle n'est fidèle qu'à Dieu qui veut, à travers elle, faire prendre conscience aux plus pauvres qu'il les aime d'un unique amour.

D'autre part, Madeleine est sûre que Dieu fait son travail même à travers l'obscurité à laquelle nous sommes souvent confrontés. *«L'ombre qui nous recouvre»* évoque à l'évidence la nuée qui recouvrait au désert la montagne où Dieu se révélait à Moïse. Dieu se manifeste dans les ténèbres et son mystère reste toujours insondable. Quoi qu'il en paraisse et parfois quoi qu'il nous en coûte, il accomplit toujours son œuvre si nous consentons à suivre son chemin qui est aussi un chemin de croix. C'est le cas, par exemple, lorsque notre activité missionnaire se heurte à l'échec.

Le «Christ-Eglise»

La difficulté ne risque-t-elle pas de devenir insurmontable lorsque *«l'ombre qui nous recouvre»* vient de l'Eglise elle-même, lorsque celle-ci semble entraver des initiatives apostoliques sincères, décevoir des gens qui pensaient que l'Eglise s'était rendue plus proche d'eux ? C'est bien à ce problème que Madeleine s'est trouvée confrontée avec tout ce que l'Eglise de France comportait de forces vives, animées par le désir de rejoindre des masses prolétaires très éloignées de la foi.

La place nous manque pour faire apparaître cette question complexe dans toute l'ampleur qu'elle a revêtu dans l'expérience de Madeleine, et nous ne pouvons qu'en indiquer les grandes articulations.

Tout d'abord, Madeleine n'a jamais opposé le Christ et l'Eglise. Elle avait même

inventé l'expression «le Christ-Eglise» pour marquer au contraire leur unité indissoluble. C'est dans l'Eglise qu'elle avait reçu la foi ; jamais la question d'une séparation possible ne s'est posée pour elle. L'Eglise était pour elle à la fois sa Mère qui l'avait engendrée à la foi et un Corps qui avait la responsabilité de l'annonce de l'Evangile. Elle-même ne pouvait témoigner de sa foi qu'en communion avec l'Eglise. Le mouvement apostolique qui porte Madeleine est celui-là même de Dieu, disions-nous ; mais ce mouvement habite l'Eglise tout entière, avant d'habiter chacun des chrétiens.

Au moment du conflit dont le sommet fut l'arrêt de l'expérience des prêtres-ouvriers, Madeleine a d'abord cherché à comprendre. Cette attitude lui était naturelle, car elle entraînait spontanément en communion avec ce que les personnes et les groupes avaient de meilleur. C'était en même temps sa croix, car elle comprenait fort bien les motivations des uns et des autres et aussi leur souffrance.

Elle ne manquait pas d'interrogations sur le grand mouvement missionnaire auquel elle participait, non pas sur la sincérité du désir qui le portait, mais sur la profondeur de son enracinement spirituel. Les prêtres-ouvriers lui paraissaient pour beaucoup peu préparés à leur tâche difficile, surtout en ce qui concernait leur dialogue avec le marxisme dont elle avait elle-même expérimenté la difficulté.

Si elle n'avait pas cédé à l'attrait du marxisme, c'était parce qu'elle avait su allier une exigence de vérité, qui lui faisait dire clairement et directement ce qu'elle pensait, avec une charité exceptionnelle qui lui permettait de garder l'amitié de tous. Surtout, elle ne s'était pas laissée séduire, parce qu'elle avait été séduite par le Christ et qu'elle tenait par-dessus tout à ce trésor.

Les événements furent pour elle un véritable déchirement. Elle ressentait le risque

de voir s'effondrer des années d'un effort apostolique auquel de nombreux prêtres avaient donné le meilleur d'eux-mêmes. Elle savait aussi que des forces conservatrices tireraient parti de la réaction romaine pour alimenter leur propre idéologie.

Enfantement douloureux

Pour faire comprendre le point de vue de Madeleine, le mieux est sans doute de citer un bref passage d'une lettre qu'elle écrit, au plus fort de la crise, à un prêtre-ouvrier de la Mission de France : «J'ai peur que, comme une femme qui ne saurait pas que c'est en douleur qu'on accouche, et qui ne comprendrait rien à son propre déchirement, et qui paralyserait en elle à la fois ce qui déchire et ce qui enfante, vous gardiez en vous la mission. Tant que le petit est dans la mère, il est dans un corps adulte ; naître, c'est pour lui devenir petit, limité... Il faut pourtant qu'il devienne ce petit d'abord pour devenir un homme. C'est cet homme que les hommes attendent, ce n'est pas l'adulte que vous, vous êtes. Si la mission ne peut pas passer par votre douleur, elle restera peut-être dans la classe ouvrière, mais comme un enfant mort qu'une femme porte en elle dans la rue.»¹⁰

Pour Madeleine, la croix elle-même faisait donc partie de la mission ; et la contradiction à laquelle se heurtaient alors de nombreux prêtres et laïcs pouvait devenir source de fécondité, si l'interrogation qui leur était portée au cœur de leur désir apostolique suscitait chez eux un meilleur enracinement dans la foi de ce désir.

B. P.

Vient de paraître :

Charles F. Mann, *Madeleine Delbrêl, une vie sans frontières*, Desclée de Brouwer, Paris 2002, 318 p.

¹ *Ville marxiste, terre de mission*, Cerf, Paris 1957 et 1970, p. 17.

² Communautés de clercs et de prêtres séculiers chargés de l'évangélisation en France des régions les plus déchristianisées. La Mission de France fut établie à Lisieux en 1941, réorganisée en 1954 par décision pontificale et érigée en prélatrice *nullius diocœsis*. Quant à la Mission de Paris, elle fut fondée en 1944 et disparut en 1961, la Mission ouvrière ayant pris le relais (n.d.l.r.).

³ Introduction de Jacques Loew, in **Madeleine Delbrêl**, *Nous autres gens des rues*, Seuil, Paris 1966, p. 27.

⁴ *Idem*, p. 283.

⁵ *Ville marxiste, terre de mission*, p.172.

⁶ *Nous autres gens des rues*, p. 251.

⁷ *Idem*, p. 316.

⁸ *Idem*, p. 155.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Correspondance inédite.*

FERMETURE DE NOS BUREAUX

La rédaction et
l'administration de **choisir**
ainsi que le CEDOFOR
seront fermés pour
les fêtes à partir du vendredi
20 décembre 2002, à 11h.

RÉOUVERTURE

Lundi 6 janvier 2003
à 9h pour l'administration et la
rédaction de **choisir**,
à 14h pour le CEDOFOR.